

La bouche de métro, elle sentait fort, une odeur de poussière, d'une poussière ferrugineuse et déshydratée, une odeur que Zazie juge inédite et qu'elle renifle avec enthousiasme. Un grondement se fit entendre, trente secondes plus tard apparurent deux ou trois crossmen les coudes au corps, puis quelques gens pressés mais moins agiles, ensuite les ménagères, enfin, des vieillards, pesants voyageurs.

Zazie descendit quelques marches et demeura là, plantée au milieu de l'escalier, émue de descendre cette voie sacrée.

[...]

La voilà sur le quai.

Que c'est chouette. Un gros boyau de petites briques vernissées blanches. Un éclairage véritablement agiorno. Une sélection des maîtresses oeuvres de la publicité contemporaine. Zazie en est encore au premier stade de l'émerveillement (l'ébaubissement) quand une masse grondante de bruit et de lumière vient se ranger le long du quai. Les portes s'ouvrent. Des êtres humains se déplacent avec rapidité, parfois même avec fureur. Les portes se referment. On siffle. Et Zazie ne voit plus que la lanterne rouge qui s'éloigne vers une autre station.

La rapidité des opérations métropolitaines fait passer Zazie de l'ébaubissement à l'éberluement, non sans quelque irritation. Mais la découverte de l'indication "première classe" lui redonne confiance, elle se place bien au-dessous de la pancarte et, d'un pied ferme, attend la nouvelle rame. La voilà qui stoppe. Une porte s'ouvre. Zazie fonce, bousculant quelques adultes qui protestent faiblement. Elle bondit sur une place libre, y pose énergiquement ses fesses: le train repart déjà, c'est merveilleux.

C'est du tonnerre, se dit-elle à elle-même avec sa petite voix intérieure, et izen ont des gueules de con, qu'elle ajoute pour son instruction personnelle. Elle n'a pas envie d'être épatée par les gens, c'est vrai, mais faut dire que l'espèce humaine n'est pas très brillamment représentée dans le wagon en question.

[...]

Quand l'oncle Gabriel il disait comme ça, le métro on peut y rester des heures sans qu'on vous demande rien, eh bien Zazie trouve que l'oncle Gabriel est un petit farceur.

Elle le pense encore bien plus lorsqu'elle arrive au terminus de la ligne. Il n'y avait plus personne dans le wagon, elle attendait patiemment, un nouvel homme à casquette la fit décamper. Elle lut: au-delà de cette porte les tickets ne sont plus valables et pâlit.

Elle connaissait pas encore assez les usages pour imaginer de dire: j'ai laissé passer ma station, est-ce que je peux aller sur l'autre quai, et le type aurait gueulé la permission à la poinçonneuse, tout simplement. Mais elle savait pas. Elle monta lentement l'escalier qui ramenait à la surface du sol.

C'était tout. Zazie se trouvait à l'une des portes de la ville. De superbes gratte-ciel de cinq et six étages bordaient une somptueuse avenue que d'innombrables véhicules automobiles parcouraient dans les deux sens. De la foule épaisse dégoulinait d'un peu partout. Une marchande de ballons, une musique de manège ajoutaient une note mélancolique à la beauté du spectacle. Bien qu'émerveillée, Zazie ne put contenir sa rage d'avoir été ainsi contrainte à sortir si vite de terre.